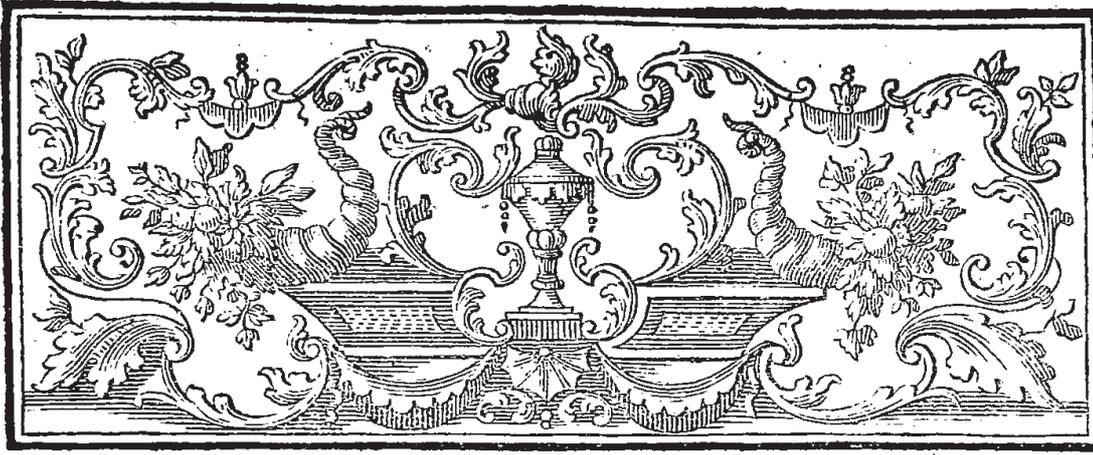


RELATION D'UN VOYAGE
FAIT
DANS LA LAPPONIE
SEPTENTRIONALE,
POUR TROUVER UN ANCIEN
MONUMENT.



RELATION D'UN VOYAGE
FAIT
DANS LA LAPONNIE
SEPTENTRIONALE,
POUR TROUVER UN ANCIEN
MONUMENT.

A mon retour de Lapponie, je rendis compte au Public des Observations qui faisoient l'objet principal de notre Voyage, de celles par lesquelles nous avons déterminé la figure de la Terre. Voici une Observation d'un genre différent.

Pendant que nous étions à *Pello*, où se termine l'Arc du Meridien que nous avons mesuré, les Finnois, & les Lapons, nous parlèrent souvent d'un Monument, qu'ils regardent comme la merveille de leur païs, & dans lequel ils croient qu'est renfermée la Science de

Oeuw. de Maupert.

R r

toutes

toutes les choses qu'ils ignorent. Ce Monument devoit être situé à 25. ou 30. Lieuës au Nord, au milieu de cette vaste forêt, qui sépare la Mer de Bottnie de l'Océan.

Pour y arriver, il falloit se faire traîner sur la neige, par des Rennes, dans ces perilleuses voitures, qu'on appelle *Pulkas*, dont j'ai donnée la description dans la Relation de nos Observations. Quoique nous fussions au Mois d'Avril, il falloit risquer de se voir geler dans des deserts, où il n'y avoit plus d'esperance de trouver d'azile. Tout cela devoit s'entreprendre sur la foi des Lapons.

J'ai presque honte de dire que je l'entrepris. L'inutilité d'un séjour, que nous étions forcés de prolonger dans ces Pais jusqu'au tems qui permettoit notre retour; la curiosité de pénétrer jusqu'au centre de la Lapponie; la plus legere esperance de voir le seul Monument de cette espece, qui soit peut-être au monde; enfin, l'habitude où nous étions de la peine & du péril, pourront m'excuser.

Je résolus donc de partir, & j'eus l'avantage d'être accompagné de M. *Celsius*, qui joignoit au plus grand savoir dans l'Astronomie, une érudition profonde des langues du Nord, & qui s'étoit fait une étude particuliere des inscriptions Runiques, & de toutes les Antiquités de son pais.

On sera peut-être bien aise de savoir comment on voyage dans la Lapponie. Dès le commencement de l'hyver, on marque avec des branches de Sapin les chemins, qui doivent conduire aux lieux fréquentés. A peine les Traineaux, & les *Pulkas*, ont foulé la premiere neige qui couvre ces chemins, & ont commencé à les creuser, que de nouvelle neige que le vent répand de tous cotés, les releve, & les tient de niveau avec le reste de la Campagne, ou du Lac, ou du Fleuve. Les nouvelles Voitures qui passent, refoulent de nouveau cette neige, que d'autre neige vient bientôt recouvrir; & ces chemins, alternativement creusés par les Voitures, & recouverts par le vent, qui met par tout la neige de niveau, quoiqu'ils ne paroissent pas plus élevés que le reste du terrain, sont cependant des especes de Chaussées, ou de Ponts formés de neige foulée, desquels si l'on s'egare à droite, ou à gauche, on tombe dans des abîmes de neige.

On

On est donc fort attentif à ne pas sortir de ces chemins, & d'ordinaire ils sont creusés vers le milieu, d'une espèce de fillon, formé par tous les *Pulkas* qui y passent.

Mais dans le fond de la forest, dans les lieux qui ne sont pas fréquentés, il n'y a point de tel chemin. Les Finnois, & les Lapons, ne se trouvent que par quelques marques faites aux arbres. Les Rennes enfoncent quelquefois jusqu'aux cornes dans la neige : & si dans ces lieux on étoit pris par quelqu'un de ces orages, pendant lesquels la neige tombe dans une si grande abondance, & est jettée de tous cotés par le vent avec tant de fureur, qu'on ne peut voir à deux pas de soi, il seroit impossible de reconnoître le chemin qu'on a tenu, ni celui qu'on cherche ; & l'on périroit infalliblement, sur tout si, comme nous, on ne s'étoit pas muni de Tentes, pour parer une partie de l'orage. Lorsque nous fumes en chemin, nos Lapons, fort fertiles en contes merveilleux, nous firent sur cela plusieurs histoires, de gens qui avoient été enlevés en l'air par ces ouragans, avec leurs *Pulkas* & leurs Rennes, & jettés, tantot contre des Rochers, tantot au milieu des Lacs.

Je partis de *Pello* le 11. Avril, & arrivai le soir à *Kengis*, qui en est éloigné de 12. ou 15. lieuës de France ; je ne m'y arrêtai point, parce que je voulois approcher le plus qu'il étoit possible du lieu, où je devois trouver des Rennes qu'on devoit tenir prêtes. Je fis donc encore cinq lieuës, & vins coucher à *Pellika* ; c'est une des maisons qui forment le Village de *Payala*. Dans ces Contrées, les Villages ne sont plus composés que de deux ou trois maisons, éloignées l'une de l'autre de quelques lieuës. Je trouvai là six Rennes avec leurs *Pulkas* ; mais, comme nous pouvions faire encore trois lieuës en traîneaux, je gardai nos Chevaux jusqu'au lendemain, pour nous mener à *Erckiheicki*, où j'envoyai les Rennes m'attendre.

Dans ces malheureux Climats, brulés sans cesse pendant l'Eté par les rayons du Soleil, qui ne se couche point ; plongés ensuite pendant l'hyver dans une nuit profonde & continuelle, on ne croiroit point trouver un azile aussi agréable que celui que nous trouvâmes.

La maison de *Pelika*, malgré la distance où elle est du monde habité, étoit une des meilleures que j'aie rencontré dans ce país.

Nous y'étendimes des peaux d'Ours & de Rennes, sur lesquelles nous nous préparâmes par un peu de repos à un voyage très rude pour le lendemain.

Longtems avant le lever du Soleil, je partis de *Pelika* le 12. Avril 1737. & arrivai bientôt à *Erckibeicki*, où je n'arrêtai que le tems nécessaire pour quitter nos traîneaux, & nous faire lier dans nos *Pulkas*; précaution sans laquelle, lorsque le Renne court, on ne resteroit pas longtems dans la voiture. Mais dans le tems où nous étions, cette précaution contre la rapidité des Rennes étoit bien inutile. Ce n'étoient plus ces Cerfs indomptables, qui m'avoient, l'Eté passé, traîné si vite sur le fleuve, & qui m'avoient précipité du haut d'*Avafaxa*. * Leurs cornes veluës alors n'étoient plus que des os blancs & secs, qu'on auroit pris pour des costes d'animaux, morts depuis longtems. Les os leur perçoient la peau, & elles ne paroissoient pas capables de nous traîner à cent pas.

La cause de ce changement étoit la différence des Saisons. Quand elles me menèrent sur *Avafaxa*, elles revenoient de *Norvege*, où pendant l'Eté elles n'ont rien à faire que paître & s'engraïsser; c'est alors que je ne conseillerais à personne de voyager en *Pulka*. Mais dans le tems où nous étions, après tous les travaux de l'hyver, & le retour des foires de *Laponie*, nous n'avions à craindre des Rennes que d'être laissés en chemin: s'il est difficile d'arrêter cet animal, quand il est dans sa force, il n'est pas plus facile de le faire marcher, dans le tems de son épuisement.

Nous allions ainsi traînés à travers une forêt, où nous avions 8. ou 9. lieuës à faire. Il n'y avoit aucun chemin qui conduisit où nous voulions aller, ce qui augmentoit beaucoup le travail des Rennes. Il falloit à tous moments les laisser reposer, & leur donner de la mouffe, que nous avions portée avec nous. Cette mouffe est toute leur nourriture. Les *Lappons* la mêlent avec de la neige & de la glace, & en forment des pains fort durs, qui servent en même tems de fourrage, & de boisson, à ces animaux, qui les rongent avec avidité. Malgré cela, il nous fallut laisser un Renne en chemin; on l'attache au pied d'un arbre, & on lui laisse quelqu'un de ces pains.

Nous

* *Montagne, où nous avons fait des observations.*

Nous étions nous-mêmes fort fatigués par l'incommodité de la posture où l'on est dans les *Pulkas*; le seul délassément que nous eumes pendant cet ennuyeux voyage, étoit de voir sur la neige les traces des différentes sortes d'Animaux, dont la forest est remplie. On distingue aisément, & l'on connoit chacune; & l'on est surpris du nombre d'Animaux différents, qui se trouvent avoir passé, dans un fort petit espace, pendant quelques jours.

Nous trouvâmes sur notre route plusieurs pièges tendus aux Hermines, & dans quelques uns, des Hermines prises. Sur un petit arbre coupé à la hauteur de la neige, les Lapons attachent horizontalement une buche, recouverte d'une autre, qui laisse à l'Hermine un petit passage, mais qui est prête à tomber sur elle, & qui l'écrafe, lorsqu'elle va pour manger l'appât qu'on y a mis.

C'est de cette manière qu'on prend les Hermines, dont la Chasse est très abondante en Laponnie. Ces animaux en Eté sont couleur de Cannelle, & n'ont de blanc que le ventre, & le bord des oreilles: nous en avons plusieurs fois rencontré de telles sur le bord des lacs & des fleuves, où je crois qu'elles pêchent le poisson, dont elles sont fort avides: quelquefois même nous en avons trouvé, qui nageoient au milieu de l'eau. En Hyver elles sont toutes blanches, & c'est ainsi qu'étoient celles que nous trouvâmes prises dans ces pièges. Cependant à mon départ de *Torneo*, une Hermine familière que j'avois chés moi, avoit déjà perdu dans quelques endroits sa blancheur: & à mon retour, quelques jours après, je la trouvai toute grise. Il est vrai, que si c'est le froid qui, par quelque cause que ce soit, les blanchit, celles qui étoient dans la Campagne pouvoient être plus longtems blanches, que celle qui étoit renfermée à la maison. Peut-être aussi celles que nous trouvâmes dans ces pièges, y étoient-elles prises depuis longtems; car, comme on peut croire, les animaux morts se conservent gelés tout l'hyver. Dans les paquets d'Hermines que les Lapons vendent la peau retournée, il s'en trouve toujours plusieurs de grises, ou de tachées de gris, qu'on n'emploie point dans les fourrures.

Nous arrivâmes à une heure après midi, au Lac *Keyma*, situé au pied d'une petite Montagne, appelée *Windso*. Nous y montâmes;

c'étoit là que devoit être le Monument que nous cherchions; mais il étoit enféveli dans la neige. Nos Lapons le cherchèrent longtemps, sans le pouvoir trouver, & je commençois à me repentir d'avoir entrepris un voyage si pénible, sur des indices si suspects, lorsqu'à force de fouiller, on découvrit ce que nous cherchions. Je fis ôter la neige, & allumer un grand feu pour fondre le reste, afin que nous pussions bien voir ce Monument.

C'est une pierre, dont une partie de forme irrégulière sort de terre de la hauteur d'un pied & demi, & a environ trois pieds de long. Une de ses faces étoit assez droite, & forme un plan qui n'est pas tout à fait vertical, mais qui fait un angle aigu avec le plan horizontal. Sur cette face on voit deux lignes fort droites, de traits dont la longueur est d'un peu plus d'un pouce, & qui sont taillés assez profondément dans la pierre, comme seroient des coches qu'on auroit faites dans du bois avec la hache, ou avec le ciseau, étant toutes beaucoup plus larges à la superficie, & se terminant au fond par des angles aigus.

Au bas, & hors de ces deux lignes, sont quelques caractères plus grands. Malgré toutes les marques que ces traits semblent donner, d'avoir été gravés avec le fer, je n'oserois assurer, s'ils sont l'ouvrage des hommes, ou le jeu de la Nature.

Je laisse à ceux qui ont fait une plus grande étude des anciens Monumens, ou qui seront plus hardis que moi, à décider cette question. Si la ressemblance de plusieurs de ces traits entre eux, & même de plusieurs qui se trouvent écrits tout de suite, ne paroît pas convenir à des caractères; je ne voudrois pas cependant en conclure que de tels traits ne pussent signifier quelque chose. Si l'on veut écrire en chiffres Arabes, un, onze, cent onze &c. on verra combien on peut former de sens différens avec un seul caractère.

Les plus anciennes Inscriptions de la Chine ne sont composées que de deux caractères; & l'on ne peut douter que ces Inscriptions ne soient l'ouvrage des hommes, & ne contiennent un sens; quand elles ne seroient, comme on le pense avec beaucoup de vraisemblance, qu'une Arithmétique. Si l'on consulte la tradition du País, tous les Lapons assurent que ces caractères sont une Inscription fort ancienne,

Cette pierre n'a assurément la beauté des Monumens de la Grece, & de Rome : mais, si ce qu'elle contient est une Inscription, cette Inscription a vraisemblablement l'avantage d'être la plus ancienne de l'Univers. Le País où elle se trouve, n'est habité que par une espece d'hommes, qui vivent en bêtes dans les forêts. On ne croira guères, qu'ils aient jamais eu aucun événement mémorable à transmettre à la posterité; ni, quand ils l'auroient eu, qu'ils en eussent connu les moyens. On ne sauroit non plus supposer que ce País, dans la position où il est, ait eu autrefois d'autres habitans plus civilisés. L'horreur du Climat, & la sterilité de la Terre, l'ont destiné à ne pouvoir être la retraite que de quelques misérables, qui n'en connoissoient aucun autre.

Il semble donc, que notre Inscription auroit du être gravée dans des tems, où ce país se trouvoit situé sous un autre Climat; & avant quelqu'une de ces grandes Révolutions, qu'on ne sauroit douter qui ne soient arrivées à la Terre. La position qu'a aujourd'hui son Axe par rapport au plan de l'Ecliptique, fait que la Lapponie ne reçoit que très obliquement les rayons du Soleil; elle est condamnée par là à un hiver long, & funeste aux hommes, & à toutes les productions de la Nature; sa terre est stérile & déserte.

Mais il n'a pas fallu, peut-être un grand mouvement dans les Cieux, pour lui causer tous ces malheurs. Ces Régions ont été peut-être autrefois celles que le Soleil regardoit le plus favorablement; les Cercles Polaires ont pu être ce que sont aujourd'hui les Tropiques; & la Zone Torride a peut-être rempli la place, occupée aujourd'hui par les Zones tempérées. Mais comment la situation de l'axe de la Terre auroit-elle été changée? Si l'on considère les mouvemens des corps Celestes, on ne voit que trop de causes, capables de produire de tels changemens, & de bien plus grands encore.

Si la connoissance de l'Anatomie, de toutes les parties, & de tous les ressorts, qui font mouvoir nos Corps, fait que ceux qui la possèdent, s'étonnent que la machine puisse subsister si longtems; on peut dire la même chose de l'étude de l'Astronomie. La connoissance des mouvemens celestes nous découvre bien des causes, qui appor-

apporteroient, non seulement à notre Terre, mais au système général du Monde, des changemens considérables.

La variation dans l'obliquité de l'Ecliptique, que plusieurs Astronomes croient démontrée par les Observations des Anciens, comparées aux nôtres, pourroit seule, après de longues suites de siècles, avoir produit des changemens, tels que ceux dont nous parlons. L'obliquité, sous laquelle le plan de l'Equateur de la Terre coupe aujourd'hui le plan de l'Ecliptique, qui n'est que de $23^{\circ}\frac{1}{2}$ pourroit n'être que le reste d'une obliquité plus grande, pendant laquelle les Poles se seroient trouvés dans les Zones tempérées, ou dans la Zone Torride, & auroient vu le Soleil à leur Zenith.

Que ce soit de tels changemens, ou des changemens plus subits qu'on suppose; il est certain qu'il y en a eu. Les empreintes de poissons, les poissons mêmes pétrifiés, qu'on trouve dans les Terres les plus éloignées de la Mer, & jusques sur les sommets des Montagnes, sont des preuves incontestables que ces lieux ont été autrefois submergés.

L'Histoire Sacrée nous apprend, que les Eaux ont autrefois couvert les plus hautes Montagnes. Il seroit bien difficile de concevoir une telle inondation, sans le déplacement du Centre de gravité de la Terre, & de ses Climats.

Si l'on ne veut point avoir recours à ces changemens, on pourroit trouver l'origine de l'Inscription de *Windsö*, dans quelque événement aussi singulier que notre Voyage. Une Inscription qui contiendra l'histoire de l'Opération, que nous étions allés faire dans ces païs, sera peut-être un jour quelque chose d'aussi obscur, que l'est celle-ci: & si toutes les Sciences étoient perduës, qui pourroit alors découvrir, qui pourroit imaginer, qu'un tel Monument fut l'ouvrage des François; & que ce qu'on y verroit gravé, fut la mesure des degrés de la Terre, & la détermination de sa figure?

J'abandonne mes réflexions, & le Monument, aux conjectures qu'on voudra faire, & je reprends le fil de mon voyage. Après que nous eumes copié ce que nous trouvâmes sur la Pierre, nous nous

embarquâmes dans nos *Pulkas*, pour retourner à *Erckibeicki*. Cette marche fut encore plus ennuyeuse qu'elle n'avoit été le matin ; la posture dans les *Pulkas* est si incommode, qu'au bout de quelques heures on croit avoir le corps brisé ; cependant nous y avons été continuellement, depuis quatre heures du matin jusqu'à une heure après midi. Le retour fut encore plus long ; nos Rennes s'arrêtoient à tous momens ; la mouffe que nous avions portée avoit été toute mangée, & il falloit leur en chercher. Lorsque la neige est en poussiere, comme elle est jusqu'au Printems, quoiqu'elle couvre partout la terre jusqu'à de bien plus grandes profondeurs, un Renne dans un moment avec ses pieds s'y creuse une écurie ; & balayant la neige de tous cotés, découvre la mouffe qui est cachée au fond. On prétend que cet animal a un instinct particulier, pour trouver cette mouffe couverte de tant de neige, & qu'il ne se trompe jamais, lorsqu'il fait son trou : mais l'état où étoit alors la superficie de la neige, m'empêcha d'éprouver si ce qu'on dit sur cela est faux. Dès que cette superficie a été frappée des rayons d'un Soleil, assés chaud pour en fondre & unir les parties, la gelée qui reprend aussitôt, la durcit & en forme une croute qui porte les hommes, les Rennes, & même les Chevaux. Quand une fois cette croute couvre la neige, les Rennes ne peuvent plus la creuser pour aller chercher dessous leur nourriture ; il faut que les Lapons la leur brisent, & c'est là toute la récompense des services que ces Animaux leur rendent.

Les Rennes méritent que nous en disions ici quelque chose. Ce sont des especes de Cerfs, dont les cornes fort rameuses jettent leurs branches sur le front. Ces animaux semblent destinés par la Nature, à remplir tous les besoins des Lapons. Ils leur servent de Chevaux, de Vaches, & de Brebis.

On attache le Renne à un petit Bateau, appelé *Pulka*, pointu par devant pour fendre la neige ; & un homme, moitié assis, moitié couché dans cette voiture, peut faire la plus grande diligence, pourvu qu'il ne craigne, ni de verser, ni d'être à tous momens submergé dans la neige.

La

La Chair des Rennes est excellente à manger, fraîche, ou sèche. Le lait des femelles est un peu acre, mais aussi gras que la crème du lait des Vaches; il se conserve longtems gelé, & les Lapons en font des fromages, qui seroient meilleurs, s'ils étoient faits avec un peu plus d'art & de propreté.

La peau des Rennes fait des vêtements de toute espee. Celle des plus jeunes, couverte d'un poil jaunâtre, un peu frisé, est une pelisse extrêmement douce, dont les Finnoises doublent leurs habits. Aux Rennes d'un âge un peu plus avancé, le poil brunit, & l'on fait alors de leurs peaux ces Robes, connues par toute l'Europe sous le nom de *Lappmudes*; on les porte le poil en dehors, & elles font un vêtement fort léger & fort chaud. La peau du vieux Renne s'apprete comme celle du Cerf & du Daim, & fait les plus beaux gands, les plus belles Vestes, & les plus beaux Ceinturons. Les Lapons filent en quelque façon les nerfs, & les boyaux des Rennes, en les roulant, & ne se servent gueres d'autre fil. Enfin, pour que tout en soit utile, les Lapons sacrifient les Cornes des Rennes à leurs Dieux.

Etant revenus à *Pellika*, après beaucoup de fatigue, de froid, & d'ennui; nous en repartîmes le 13. de grand matin & arrivâmes vers les 9. heures à *Kengis*.

Cet endroit, quoiqu'assés misérable, est un peu plus connu que les autres, par des forges de Fer qui y sont. La matiere y est portée, ou plutôt traînée, pendant l'hyver par des Rennes, des mines de *Junesvando*, & de *Swappawara*. Ces forges ne travaillent qu'une petite partie de l'année, la glace ne permettant pas l'hyver aux rouës, de faire mouvoir les soufflets & les marteaux. *Kengis* est situé sur les bords d'un bras du fleuve de *Torneo*, qui a devant *Kengis* une Cataracte epouventable, qu'aucun bateau ne peut passer. C'étoit le plus beau spectacle que de voir les glaçons & l'écume se précipiter avec violence, & former une Cascade, dont les bords sembloient de cristal. Après avoir diné chés le Prêtre de *Kengis*, M. *Antilius*, nous en partîmes, & vinmes le même soir coucher à *Pello*, dans la maison que nous avons tant habitée, & que vraisemblablement nous revoions pour la dernière fois.

En revenant de *Kengis*, nous rencontrâmes sur le fleuve plusieurs Caravannes de Lapons, qui apportent jusqu'à *Pello*, les peaux & les poissons qu'ils avoient troqués aux foires de la haute Laponie, avec les Marchands de *Torneo*. Ces Caravannes forment de longues files de *Pulkas*: le premier Renne est conduit par un Lapon à pied, qui traîne le premier *Pulka*, auquel est attaché le second Renne, & ainsi de suite, jusqu'à 30. & 40. qui passent tous précisément par ce petit fillon, tracé dans la neige par le premier, & creusé par tous les autres.

Lorsque les Rennes sont las, & que les Lapons ont choisi le lieu où ils veulent camper; ils forment un grand cercle de tous les Rennes attachés à leurs *Pulkas*. Chacun se couche dans la neige au milieu du fleuve, & leurs Lapons leur distribuent la mousse. Ceux-ci ne sont pas plus difficiles à accommoder; plusieurs se contentoient d'allumer du feu, & de se coucher sur le fleuve, pendant que leurs femmes, & leurs petits enfans, tiroient des *Pulkas* quelques poissons qui devoient faire leur soupé; quelques autres dressoient des especes de Tentes, qui sont bien des logemens dignes des Lapons: ce ne sont que de misérables haillons, d'une grosse Etoffe de laine, que la fumée a rendu aussi noire que si elle étoit teinte. Elle entoure quelques piquets, qui forment un cône, dont la pointe reste découverte, & sert de cheminée. Là les plus voluptueux, étendus sur quelques peaux de Rennes & d'Ours, passent leur tems à fumer du Tabac, & à mépriser les occupations des autres hommes.

Ces peuples n'ont point d'autres demeures que des Tentes; tous leurs biens consistent dans leurs Rennes, qui ne vivent que d'une mousse, qui ne se trouve pas partout. Lorsque leur troupeau en a dépouillé le sommet d'une Montagne, ils sont obligés de le conduire sur quelqu'autre, & de vivre ainsi toujours errans les déserts.

Leur forest, affreuse en Hyver, est encore moins habitable en Eté: une multitude innombrable de Mouches de toute espece, infecte l'air; elles poursuivent les hommes, & les sentant de très loin, forment bientôt autour de chacun qui s'arrêté, une Atmosphere si noire qu'on ne s'y voit pas: il faut pour l'éviter, changer conti-

continuellement de place, & n'avoir aucun repos; ou brulant des arbres verts, exciter une fumée épaisse, qui n'écarte les mouches qu'en devenant aussi insupportable aux hommes qu'à elles : enfin, on est quelquefois obligé de se couvrir la peau de la Réfine qui coule des Sapins. Ces Mouches font des piquûres cruelles, & plusieurs font plutôt de véritables playes, dont le sang coule par grosses gouttes.

Pendant le tems de la plus grande fureur de ces Insectes, qui est celui des deux mois que nous avons passés à faire nos triangles dans la forest, les Lapons fuyent avec leurs Rennes vers les côtes de l'Océan, où ils en sont delivrés.

Je n'ai point encore parlé de la figure, ni de la taille, des Lapons; sur lesquels on a débité tant de fables. On a exagéré leur petitesse, mais on ne sauroit avoir exagéré leur laideur. La rigueur, & la longueur d'un Hyver, contre lequel ils n'ont aucune autre précaution, que ces misérables Tentes, dont je viens de parler, sous lesquelles ils font un feu terrible, qui les brule d'un coté pendant que l'autre coté gele; un court Eté, mais pendant lequel ils sont sans relâche brulés des rayons du Soleil; la sterilité de la terre, qui ne produit, ni bled, ni fruit, ni légumes, paroissent avoir fait dégénérer la Race humaine dans ces Climats.

Quant à leur taille, ils sont plus petits que les autres hommes, quoique leur petitesse n'aille pas au point, où l'ont fait aller quelques Voyageurs, qui en font des Pigmées. Parmi le grand nombre de Lappones, & de Lapons, que j'ai vus, je mesurai une femme qui me paroissoit agée de 25. à 30. ans, & qui allaitoit un enfant qu'elle portoit dans une ecorce de Bouleau. Elle paroissoit de bonne santé, & d'une taille bien proportionnée, selon l'idée que je m'étois faite des proportions de leur taille; elle avoit 4. pieds, 2. pouces, 5. lignes de hauteur, & c'étoit certainement une des plus petites que j'aye vu, sans que cependant sa petitesse parût difforme, ni extraordinaire, dans le país. On peut s'être trompé sur la petitesse des Lapons, & sur la grosseur de leur tête, si l'on n'a pas fait une observation, que j'ai faite, malgré l'ignorance où ils sont presque tous eux-mêmes sur leur âge. Les Enfants qui, dès la grande jeunesse, ont déjà les

traits défigurés, & quelquefois l'air de petits vieillards, commencent de très bonne heure à conduire les *Pulkas*, & à s'occuper des mêmes travaux que leurs pères. Je crois que la plûpart des Voyageurs ont jugé de la taille des Lappons, & de la grosseur de leur tête, par celle des Enfans; & c'est sur quoi j'ai souvent pensé moi-même me tromper. Ce n'est pas que je veuille nier que les Lappons adultes ne soient en général plus petits que les autres hommes; mais je crois qu'on a diminué leur taille, dans les relations qu'on en a faites, par l'erreur dont je viens de parler, ou peut-être seulement, par le penchant qu'on a pour le merveilleux. Il m'a paru, qu'en général il y avoit la tête entre eux & nous; & c'est une grande différence.

Un País tout voisin de la Lapponie, avoit produit dans le genre opposé une veritable merveille. Le Géant que nous avons vu à Paris en 1735. étoit né dans un Village peu éloigné de *Torneo*. L'Academie des Sciences l'ayant fait mesurer, on trouva sa hauteur de 6. pieds, 8. pouces, 8. lignes. Ce Colosse étoit formé d'autant de matiere, qu'il en faudroit pour quatre ou cinq Lappons.

